

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 11

Artikel: Georges Sébastian ou le bon côté de la vie!
Autor: Arsenijevic, Drago
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Georges Sébastian ou

«Tous les jours, au parc George-Washington, à Budapest, un enfant, figé contre un arbre, chantait les mélodies que l'orchestre jouait dans le kiosque à musique. Il les connaissait par cœur. Cet enfant, c'était moi!» Georges Sébastian, le chef qui a fait débiter la Callas et la Tebaldi, se racontait, de sa voix chaude et un peu rocailleuse, avec bonhomie et faconde.

Cet homme tout en rondeurs et tout sourire, ne manquait pas une occasion de pimenter son récit de cet humour «spécial» dont il avait le secret et qui puisait ses origines au bord du Danube, où il était né en 1914.

Le célèbre chef d'orchestre s'était installé à la fin des années 60 à Genthod, aux portes de Genève. Je l'avais rencontré dans son appartement, qui ressemblait à un petit musée, où il séjournait surtout en juillet et pour les fêtes de Noël. Ici, des boiseries de Prague, là, une peinture sur bois d'un artisan mexicain du 17^e siècle; dans le corridor, un tableau de Bernard Buffet; sur une commode Louis XV, un parchemin du Japon et une boîte de thé de Hong-Kong. Mais aussi un pastel de la chambre parisienne d'Heinrich Heine et un bureau Biedermeier acquis à Leipzig. Les preuves du goût de Sébastian pour les belles choses... et de ses ennuis avec la douane. «Je suis en tout cas un homme averti, car dans *Carmen*, Mercedes dit que les douaniers sont des gens entreprenants...»

Le reste du temps, comme on pouvait le deviner, Georges Sébastian voyageait. Retracer sa carrière consistait à faire un cours de géographie. «Les grandes étapes de ma vie, résumait-il, c'est Budapest de mon

enfance, c'est Munich de Bruno Walter, c'est New York avec la génération des grands chanteurs du Metropolitan Opera, c'est Moscou du cycle des neuf symphonies de Beethoven et de l'œuvre intégrale de Tchaïkovski, c'est l'Europe d'après-guerre des grandes reprises wagnériennes avec Kirsten Flagstad.»

Fidelio pour la vie

Tout avait commencé très tôt. «*Fidelio* m'a marqué pour toute la vie, expliquait Georges Sébastian. Je l'ai entendu la première fois à cinq ans, sur les genoux de ma mère.» Il ajoutait, alors que ses yeux brillaient: «Je vois encore la scène avec l'entrée des soldats et la grosse chanteuse...» Il avouait aussitôt que beaucoup de choses marquantes datent de son enfance et de son adolescence à Budapest: «L'approche de l'art et de la musique, une approche romantique, pittoresquement colorée, comportant plus d'intuition et de synthèse que de raisonnement et d'analyse.»

Au Conservatoire de Budapest, Georges Sébastian avait fait ses études avec Béla Bartók, mais l'influence du compositeur hongrois sera largement dépassée par l'empreinte que Bruno Walter laissera sur ce jeune homme talentueux qui, dès le début, trouva la Hongrie trop petite. Sébastian n'avait que seize ans lorsque, ayant terminé ses études de piano, de violon, d'orgue, de violoncelle et de composition, il prit le chemin de Munich. Il alla directement voir Bruno Walter, qui le fascinait. Il voulait, avec toute l'assurance de ses seize ans, être assistant. Rien que ça! Walter apprécia et Sébastian devint très vite chef de chant à l'Opéra de Munich. Puis, après un séjour de trois ans à New York, où il eut l'occasion de collaborer avec les plus grandes vedettes de l'art lyrique de l'époque – Chaliapine, Gigli, Ruffo – Sébastian rejoindra Bruno Walter en 1927 à Berlin, où il se spécialisera dans les classiques romantiques allemands.

Survindra alors un curieux intermède russe. De 1932 à 1937, Sébastian sera directeur de la musique de Radio-Moscou et de l'orchestre philharmonique de la capitale soviétique. «On m'avait appelé à ces postes alors que je n'étais ni communiste, ni Russe. A l'époque de Staline, c'était plutôt rare. Il faut noter d'ailleurs qu'il y avait en URSS de célèbres virtuoses et compositeurs, mais pas de grands chefs d'orchestre. C'est bizarre!» Les plus représentatifs de ces compositeurs, Sébastian aura l'occasion de les rencontrer lors d'un déjeuner organisé en son honneur à Klinn, en 1933. Prokofiev, Chostakovitch et Khatchatourian en étaient les invités de marque aux côtés de Maxime Gorki et Romain Rolland.

Les grands opéras

Après la Seconde Guerre mondiale, revenu des Etats-Unis et d'Amérique du Sud en Europe, Georges Sébastian se consacra aux grands opéras de Wagner, avec en tête d'affiche l'incomparable Flagstad. «La collaboration avec Kirsten Flagstad m'a marqué pour toujours, soulignait-il avec respect. Faire toute la tétralogie avec cette voix unique, cela s'enracine. Pour les chanteuses qui lui succèdent, c'est extrêmement difficile, car le public a l'impression de devoir aller manger debout au buffet de la gare de Varsovie après un repas gastronomique chez Maxim's. Vous voyez la différence!»

Les paroles d'un chef sont rarement aussi élogieuses pour une diva. Les querelles d'un maestro et d'une prima donna ont de tout temps alimenté la petite histoire de l'art lyrique. Georges Sébastian, avec sa grande expérience non seulement de la Flagstad mais aussi de la Callas ou de la Tebaldi, ne pensait pas que les grands chefs étaient impossibles à vivre. «Je suis très autocritique, donc je suis aussi difficile avec les autres. Ce qui ne veut pas dire que je suis sans cœur. L'indulgence, je la pratique aussi, mais l'inconscience,

le bon côté de la vie!



Photo Christian Murat

Georges Sébastian, entouré de ses œuvres d'art

l'ignorance et le manque de responsabilité, non! Bien sûr, Toscanini était imbuvable! Mais quelle importance pouvait avoir son franc-parler face à son génie? On lui pardonnait tout, car après avoir hurlé «cretini violini!», l'instant d'après il leur criait «bravo»! D'autres, malheureusement, ont retenu seulement la leçon des mauvaises manières, oubliant le génie et la raison.»

La philosophie personnelle de Georges Sébastian tenait en une phrase: faire vivre, laisser vivre, mais aussi savoir vivre. D'ailleurs, ce bon vivant répétait qu'«il faut toujours chercher le bon côté de la vie». A la question de savoir ce qu'il faisait quand il ne travaillait pas, il interrogeait ingénument: «Quand je ne travaille pas? Quand ça?» En effet, lors de mon arrivée à Genthod,

il avait une partition sur les genoux. Pour corriger ses fautes, non celles du compositeur. Sur ce point, il était un disciple de Goethe, qui a dit: «Les fautes sont établies par le bon Dieu pour qu'on les fasse.» Sébastian avouait qu'il aimait beaucoup marcher, lire, jouer à la roulette et faire des jeux de mots. «La nature est moins dangereuse que la proximité de Divonne, où tout n'est pas toujours divin...»

Avec l'air d'un petit garçon pris en faute, mais avec un sourire malicieux, on sentait Sébastian sur la pente dangereuse des péchés mignons. L'heure des aveux complets avait-elle sonné? Était-il gourmand ou gourmet? «Les deux, hélas! soupira Sébastian. Je suis un passionné de la côte de bœuf et de la cuisine d'Europe centrale, seule

capable de vous mijoter un vrai pot-au-feu, pas bouilli, comme en Occident.» Puis, il lançait négligemment, dans un murmure: «Je mange toute la journée des sucreries... Pour que ma femme ne les trouve pas, je les cache derrière les photos...»

En parcourant les portraits dispersés dans tout l'appartement, j'avais constaté que cet homme venu des plaines de l'Europe centrale avait conservé sur son autel personnel les dieux de sa jeunesse: Beethoven, Mozart, Goethe, Shakespeare, Balzac, Hugo, Schiller, Ibsen, Dickens, Molière. «Je suis un conservateur, expliquait-il, mais par inspiration négative. Parce que, aujourd'hui, au lieu d'écrire des symphonies, on fait dynamiter les avions...»

Drago Arsenijevic